

Mémoires étudiantes, « mémoire(s) courte(s) » ? Pistes générales à l'épreuve du cas exemplaire de mai 68.

La mémoire collective d'un groupe social, fruit d'une construction, souvent longue, est toujours fragile. L'ouvrage est régulièrement à remettre sur le métier, constamment à reconsolider, afin de pouvoir le transmettre aux générations suivantes... La mémoire des étudiants est d'autant plus fragile qu'éclatée entre générations, cohortes, réseaux reconstruisant leur(s) identité(s) à l'aune de leur passé étudiant ou, plus souvent, faisant table rase de celui-ci ; mémoire difficilement transmissible, puisque le renouvellement des générations étudiantes est très rapide.

La problématique de la mémoire, qui plus est collective, est encore plus complexe appliquée à la jeunesse, étudiante ou non, naturellement et socialement portée à se projeter dans l'avenir et souvent amenée à vivre au présent. Cette « présentification » la coupe à priori des logiques, et de mémoire, et de projet.

L'hypothèse que nous suivrons ici est que cette mémoire étudiante, difficile, si ce n'est impossible, existe bel et bien, certes émiettée, certes mythique, certes piquée au vif par d'autres mémoires, mais bien vivante et d'autant plus vive qu'au prix d'un vrai « travail de mémoire », pour reprendre l'expression de Paul Ricoeur ¹, elle permet de mettre à jour les expériences d'auto-organisation collective de la population étudiante. Car c'est bien là une des spécificités étudiantes : le statut social oscille entre autonomie et dépendance et permet d'expérimenter soi-même, pour l'une des premières fois, des formes d'organisation collective, puisque les mouvements étudiants sont parmi les rares mouvements de jeunesse gérés par des jeunes eux-mêmes.

Cette hypothèse, nous la poursuivons notamment à travers l'exemple de la mémoire de mai 68, mémoire aux enjeux toujours actuels pour les acteurs de l'époque, mémoire floue passant par plusieurs filtres pour les étudiants d'aujourd'hui.

Une mémoire étudiante en miettes : la mémoire des mythes.

Il peut paraître étrange, à priori, de parler de mémoire concernant la population étudiante, même à travers le prisme de ses mouvements divers, associatifs, confessionnels, politiques ou syndicaux. Basés sur un renouvellement permanent de leurs cohortes, étudiantes, militantes et/ ou dirigeantes, ces mouvements n'ont guère le temps de collecter et transmettre une mémoire collective. Tel Sysiphe, les mouvements étudiants semblent recommencer éternellement leur ouvrage sans capitaliser une quelconque expérience. Et, pour paraphraser Claude Lévi-Strauss, cette population sans mémoire semble heureuse, refusant même le poids d'un passé qui n'est pas le leur et revendiquant le droit de mener sa propre expérience. L'horizon de la « présentification » paraît bien indépassable, voire est revendiqué comme tel. Quand vient l'heure des « leçons de l'histoire », les étudiants préfèrent l'école buissonnière, semblant ne pas manquer, à première vue, du bénéfice reconnu par chaque génération globale : « Apprendre, c'est pour chaque génération faire l'économie (...) de l'effort épuisant de tout réapprendre à chaque fois. » ²

Il est, certes, illusoire de chercher une mémoire du mouvement étudiant. « Structurellement amnésique » ³, semblant « s'épuiser en éternels recommencements » ⁴, le milieu étudiant est en transition permanente, les générations se renouvelant tous les cinq ans. Les expériences se mènent sans aucune capitalisation ; la gestion des archives par les mouvements est, à ce titre, révélatrice. Ou alors, il s'agit d'une mémoire très courte, à l'échelle individuelle ou générationnelle ⁵. Les traditions sont

¹ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 681 p. Le philosophe oppose ce « travail de mémoire » à la conception discutable du « devoir de mémoire ».

² *Idem*, p. 72.

³ Alain Monchablon, « Le mouvement étudiant et sa mémoire : l'UNEF après 1945, entre tradition et oubli » in *L'homme et la société*, n°111-112, *Génération et mémoires*, Janvier-Juin 1994, 1-2, 223 p., p. 113-117.

⁴ Paul Bouchet, cité in Alain Monchablon, *op. cit.*

⁵ Par exemple, la mémoire de la résistance et de la libération pour Paul Bouchet et la génération de la Charte de Grenoble. Cf. *Cahiers du GERME*, n°1, 1946 : la « Charte de Grenoble », naissance d'un syndicalisme étudiant ?, actes du colloque du 20 mai 1995, mars 1996, 52 p., p. 45.

également difficiles à trouver ; même le folklore étudiantin subit des effets de mode, très présent jusque dans les années 50, remis au goût du jour par certaines associations dans les années 80. L'apprenti-ethnologue peut s'essayer à scruter permanences, habitudes, qui sont, au mieux, des habitus (recherche d'autonomie, sociabilité et rite d'intégration, chahuts collectifs, ...)... Cette recherche de mémoire du mouvement étudiant est d'autant plus illusoire que le mouvement étudiant unique et unifié est lui-même une illusion, celui-ci ayant toujours été divers et divisé, même lorsque l'UNEF, de 1907 jusqu'en 1961, était la seule organisation étudiante nationale.

Pour autant, certaines bribes de mémoire parviennent à traverser les différentes générations d'étudiants. Ces halots de mémoire étudiante relèvent plus de la mythologie que d'autre chose. Ce sont des mythes parfois au sens sorélien du terme, à savoir des ressorts de la mobilisation collective. En cela, les mouvements étudiants peuvent apparaître comme des « vecteur(s) possible(s) de transmission de la mémoire »⁶. Cette transmission peut simplement avoir lieu « en interne », au sein même du / des mouvement(s) étudiant(s) : ce fut notamment le cas de la Charte de Grenoble, adoptée en 1946 par l'UNEF, reprise comme symbole par la gauche « mino » du syndicat reprenant la majorité en 1956, comme par la « nouvelle mino » ou gauche syndicale du début des années 60. Autre mythe souvent utilisé au sein du mouvement étudiant, notamment depuis la scission de l'après-68, celui de la « Grande UNEF » : désignant l'UNEF d'avant scission, cette expression est un des étendards des partisans de la réunification du mouvement étudiant au point que la nouvelle UNEF, fruit de la récente fusion entre l'UNEF-ID et une partie de l'UNEF dite « renouveau étudiant », le 24 juin 2001, se baptise « nouvelle grande UNEF »⁷. Mais cette mythologie estudiantine peut toucher le milieu étudiant lui-même dans sa grande majorité, comme ce fut le cas de l'UNEF de la « grande » période algérienne, ayant pu réellement peser dans la mobilisation contre la guerre d'Algérie, laissant alors le souvenir aux générations militantes ou non des années 60, d'une UNEF militante et puissante, souvenir encore fort en mai 68, alors que l'UNEF n'est plus que l'ombre d'elle-même, mais a encore la force de son sigle.

Cette mémoire en miettes, éclatée en bribes mythiques connaît plusieurs canaux, reflétant l'éclatement organisationnel des mouvements étudiants : au sein des structures étudiantes, syndicales et/ ou associatives, mais aussi au sein des organisations confessionnelles et politiques ; à l'image des fonds d'archives⁸, chaque structure est porteuse d'une certaine part de mémoire, chaque équipe / génération militante, voire chacun(e) de ces militant(e)s est susceptible d'être porteur(se) de mémoire.

Ce puzzle de la mémoire étudiante est de plus brouillé par des mémoires « extérieures ». La démocratisation de l'enseignement supérieur rend important un autre canal de transmission, celui des parents qui ont été eux-mêmes étudiants et transmettent explicitement ou non une certaine mémoire. Enfin, canal déformé et déformant, mais de plus en plus présent dans nos sociétés de l'information : les médias véhiculent une certaine vision de la mémoire étudiante, voire créent eux-mêmes certains mythes.

Avec Mai 68 et la question de sa mémoire posthume en milieu étudiant, toute cette variété se retrouve....

Mémoires de 68 : un cas exemplaire.

Le mouvement de mai-juin 1968 et sa mémoire peut apparaître, à bien des égards, comme un idéal-type de la mémoire étudiante. Eclatées entre les multiples courants politiques de l'époque, faisant plus

⁶ Alain Monchablon, *op. cité*.

⁷ Cf. *Etudiants de France*, n°223, juillet 2001, 20 p., p. 4, p. 10-11. Voir également « Le retour de la grande UNEF ? » in *La lettre de l'Etudiant*, n°592, 18 juin 2001, p. 1 et 7 et « Après trente années de divisions, les deux UNEF se réunissent » in *Le Monde*, 26 juin 2001, p. 10.

⁸ Nous ne développerons pas ici la question des archives étudiantes. Un des objectifs du GERME (Groupe d'Etudes et de Recherche sur les Mouvements Etudiants) est d'aider à la collecte et à la valorisation de ces archives. Pour en savoir plus, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre article (*Archives et mémoires étudiantes : enjeu historique et enjeux archivistiques* in *Cahiers du GERME*, n°19, 3^e trimestre 2001, p. 6-14) ainsi qu'aux actes des deux premières journées « Archives et mémoires étudiantes » à paraître dans *La Gazette des archives*. A signaler enfin qu'une première version sur Internet du « guide des sources sur les mouvements étudiants et l'enseignement supérieur » peut être consultée à l'adresse suivante : <http://www.germe.info/guide>.

ou moins oeuvre de collecte et d'exposition de mémoire, plus ou moins au rythme des commémorations décennales (1978, 1988, 1998), les « mémoires de 68 » sont l'objet de nombreux enjeux aujourd'hui encore et marquent notre temps présent. Ce mouvement est marquant pour l'ensemble de la société française et encore plus pour le mouvement étudiant qui a lui-même marqué de son empreinte l'ensemble du mouvement social et de la société. C'est d'ailleurs un des facteurs qui a donné une dimension mythique à ce moment de la mémoire étudiante, à l'instar de la guerre d'Algérie lorsque l'UNEF entraîna le reste du mouvement social dans l'opposition à cette guerre... Notons enfin que mai-juin 1968 fut un des rares moments de catalysation de mémoires étudiantes de différentes générations, au sein des Assemblées Générales, commissions et autres réunions de travail lors de l'occupation des Facultés⁹.

La question de la mémoire de 1968 chez les étudiants d'aujourd'hui est complexe. Déjà, en 1986, mai 68 exerçait un réel effet repoussoir sur les nouvelles générations étudiantes : « 68, c'est vieux, 86, c'est mieux » fut un des slogans de cette « génération morale »¹⁰ se voulant « apolitique »¹¹. Il faut dire que tout mouvement étudiant fait l'objet d'une attention particulière des journalistes et que les étudiants engagés dans le mouvement sont souvent interpellés par les journalistes sur la comparaison de leur mobilisation par rapport à 1968¹². La « mémoire mass-médiatique », si l'on reprend la notion du sociologue Gérard Namer, s'impose à tout mouvement; et la mémoire de 68 est quasi-automatiquement associée à tout mouvement de la jeunesse scolarisée. Même après novembre-décembre 1986, mouvement étudiant d'importance, la mémoire de 68 écrase celle des autres mouvements étudiants, comme on a encore pu le voir avec le mouvement anti-CIP, en 1994, et le mouvement de novembre-décembre 1995.

Toutefois, même dans un tel contexte, les organisations étudiantes militantes, qui plus est politiques, qui plus est d'extrême-gauche, sont des pôles magnétiques pour une certaine capitalisation militante des expériences passées, « dépositaires d'une mémoire en miettes »¹³. Par exemple, en 1986, la direction lambertiste de l'UNEF-ID, qui vient de passer du PCI au PS, conserve la leçon tirée de 68, comme quoi l'organisation syndicale étudiante doit garder le contrôle du mouvement, quitte à le lancer et à l'animer sous forme d'Assemblées Générales (comme en mai-juin 68) pour mieux le canaliser¹⁴, les militants de courant prennent également leur distance avec les références gauchistes¹⁵. Les militants, proches de SOS-Racisme, rejettent également le modèle soixante-huitard comme trop radical, ne permettant pas de petites victoires¹⁶. Les militants de la Ligue Communiste Révolutionnaire et, dans une certaine mesure, de Lutte Ouvrière ont également leur mémoire de 68, mais plus « positive » et dont ils reprennent une partie de l'héritage, y compris tactique, comme dans l'essai de jonction étudiants-ouvriers après le tournant répressif du 4 décembre, même si, et à bon escient, la référence à 68 reste délibérément implicite¹⁷.

D'autre part, outre les médias, il est un autre vecteur extérieur de transmission de la mémoire en milieu étudiant : les parents, qui ont vécu mai 68, ou tout au moins, pour les étudiants d'aujourd'hui, les « années 68 », parents qui jugent les mouvements de leurs enfants à l'aune du leur, tout en les conseillant techniquement¹⁸. Le souvenir même lointain des engagements, manifestations des parents

⁹ Témoignage d'Henriette Asséo, recueilli le 13 juillet 2001.

¹⁰ Laurent Joffrin, *Un coup de jeune. Portrait d'une génération morale*, Paris, Arléa, 1987, 176 p.

¹¹ Gérard Namer, *Mémoire et projet du mouvement lycéen-étudiant de 1986-1988*, Paris, L'Harmattan, 1990, 191 p., p. 25, citant notamment Libération.

¹² *Idem*, p. 48-49, p. 141.

¹³ Yolande Cohen, « Mai 68 : le mouvement étudiant comme mouvement de génération ? » in *L'homme et la société*, n°111-112, *Génération et mémoires*, Janvier-Juin 1994, 1-2, 223 p., p. 119-136, p. 135. Y. Cohen reprend la notion développée avec Claudie Weill, « Les mouvements étudiants : une histoire en miettes ? » in *Le Mouvement social*, n°120, *Entre socialisme et nationalisme : les mouvements étudiants européens*, juillet-septembre 1982, p. 3-10.

¹⁴ « Les Etats Généraux ont fait qu'il n'y a pas eu de mouvement du 22 mars ni remise en cause des organisations traditionnelles, au contraire, il y a eu leur renforcement » déclarait Dariulat, président de l'UNEF-ID à Gérard Namer, *op. cit.*, p. 76.

¹⁵ *Idem*, p. 77.

¹⁶ *Idem*, p. 83.

¹⁷ *Idem*, p. 78.

¹⁸ « Les pères dactylographient des tracts, les mères donnent des conseils sur l'art de se vêtir pour une manifestation « ne rien emporter que sa carte d'identité et ses baskets » » in *Idem*, p. 85.

marque chaque étudiant ayant vécu cela enfant. « Le rôle de la famille comme vecteur de mémoire apparaît (également) par le biais des frères aînés comme mythe de l'enfance ou de la jeunesse des lycéens et des étudiants »¹⁹. Mais déjà en 1986, encore plus maintenant, ce n'est plus 1968 qui est le cadre de référence, mais, là, les manifestations des années 70, ou encore celles de 1986, voire de 1994, 1995.

Malgré ces vecteurs de transmission de la mémoire de 1968, internes et externes au milieu étudiant d'aujourd'hui, il est effectivement intéressant de constater et d'analyser la raison principale de ce phénomène de rejet, pour 1986, ou tout au moins de réticence à la comparaison avec 1968, pour 1994 ou 1995²⁰. L'autonomie est toujours revendiquée : « nous, c'est notre mouvement »²¹.

Or, ce qui est remarquable, c'est que cette aspiration à l'autonomie est une revendication récurrente de toute action et/ ou structuration collective du milieu étudiant. Quelque soit la coloration politico-idéologique, l'orientation syndicale ou confessionnelle, la forme d'organisation associative ou non, toute structure étudiante est traversée par le problème de l'autonomie vis-à-vis des parrains adultes, des thèses originelles ; les crises de la JEC, de l'UEC, de l'AJS, du MAS ou de PSA, ou celles des étudiants gaullistes du RPF ou de l'UJP n'en sont que des manifestations parmi d'autres. Au-delà de ses enjeux politiques et idéologiques, le mouvement de mai-juin 1968 a été un des moments forts portant l'enjeu de l'autonomie étudiante tant dans l'institution universitaire que dans ses débouchés professionnels, tant dans la famille et la société que dans le mouvement social.

Aussi faire un réel « travail de mémoire » nécessite de faire un inventaire détaillé des différentes formes, stratégies et trajectoires empruntées par cette quête de l'autonomie par les étudiants... Ce qui est très loin d'être le cas, encore moins pour mai 68, temps fort qui est encore l'objet d'enjeux dans notre société d'aujourd'hui. C'est en ces termes que se pose la question de l'héritage, même si d'aucuns se sont hâtés de s'improviser en notaire et de déclarer « l'héritage impossible »²² : « payer la dette, dirons-nous, mais aussi soumettre l'héritage à inventaire »²³.

Dégager une « mémoire heureuse »²⁴ du milieu étudiant, sous sa gangue subie et mythique, tel est l'enjeu commun pour le milieu étudiant, la communauté des chercheurs et la société toute entière. Tout ceci pose le problème crucial de la capacité des étudiants et de leurs structures collectives à capitaliser les expériences, à les analyser et donc à s'extraire de la logique de la « présentification » pour articuler mémoire et projet au *hic et nunc* ; enjeu fondamental de toute approche de la mémoire et du patrimoine, mais se posant avec encore plus d'acuité en milieu étudiant. C'est aussi la question de pouvoir développer des recherches sur les acteurs étudiants en lien avec ceux-ci, sans construire une nouvelle tour d'ivoire et en bâtissant une vraie mise en question pluridisciplinaire, mise en perspective historique –accompagnant les étudiants dans leur auto-capitalisation- certes, mais également mise à distance sociologique, anthropologique et/ ou politique. A ces conditions, la mémoire étudiante peut (et doit) donc être « heureuse », reflétant une identité étudiante plurielle et constamment renouvelée. Un des défis que nous lançent les mémoires étudiantes, c'est celui de la conservation et de la transmission d'expériences/ expérimentations de l'autonomie pouvant servir de base de données du champ des possibles pour les étudiants d'aujourd'hui... Une sorte de mémoire des futurs (possibles), des utopies, des rêves. Nous sommes bien là dans l'articulation entre mémoire et projet, tout en restant bien dans les enjeux du présent.

En ce sens, comme nous avons tenté de le montrer ici, le cas de mai 68 est exemplaire, pose de nombreuses manières la question de l'autonomie, subit de multiples brouillages mémoriels, taraude la

¹⁹ *Idem*, p. 86-87.

²⁰ Claire Auzias parle également de normalisation, banalisation, « dénégarion du choc » que constitue mai 68 in « Les générations politiques » in *L'homme et la société*, n°111-112, *Génération et mémoires*, Janvier-Juin 1994, 1-2, 223 p., p. 77-87, p. 83.

²¹ Gérard Namer, *op. cité*, p. 55. Comme le précise Claire Auzias : « héritière, la génération post-soixante-huitarde n'a cependant pas choisi de l'être. En revanche, sa manière de gérer cet héritage est bel et bien son fait, un fait social », in *idem*, p. 84.

²² A l'instar de Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, 1998, 476 p. Cf. également le compte-rendu que nous en avons fait in *Cahiers du GERME*, n°7/8, 3^e trimestre 1998.

²³ Paul Ricoeur, *op. cité*, p. 108.

²⁴ Pour reprendre à nouveau une formule de Paul Ricoeur, *op. cité*.

société d'aujourd'hui et, ainsi, interpelle grandement la communauté des chercheurs. Un bien beau chantier pour le « travail de mémoire » et ses « sciences auxiliaires » !

Jean-Philippe Legois,
archiviste municipal, doctorant en histoire,
Chargé des questions d'archives au sein du GERME.